

Le prince et le boucher

suivi de

Le pays bleu

et

Les petites manies

Collection ECRITURES
dirigée par Maguy Albet

Bernard Teulon-Nouailles

Le prince et le boucher

suivi de

Le pays bleu

et

Les petites manies

L'Harmattan

© L'Harmattan, 1999

5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris – France

L'Harmattan, Inc.

55, rue Saint-Jacques, Montréal (Qc)
Canada H2Y 1K9

L'Harmattan, Italia s.r.l.

Via Bava 37
10124 Torino

ISBN : 2-7384-8243-0

LE PRINCE ET LE BOUCHER

Conte : se dit des choses qui ne méritent pas d'être crues
(Dictionnaire usuel illustré. Quillet).

Contemporain : du temps présent.

Imaginez une bourgade de nos contrées méridionales avec ses rues en circulade - ou si vous préférez en escargot - serpentant le long d'une antique colline, son clocher en ruine qui s'aperçoit de la nationale et les vestiges de son château médiéval, récemment exhumés. Vous l'avez sans doute traversée. On la traverse tous un jour ou l'autre. D'aucuns prétendent qu'il fait bon y vivre. Elle sent fort le raisin de table, le thym des garrigues et la chicorée des chemins de traverse. On y pique-nique, en été, au lieu dit le dolmen, sorte de grotte souterraine creusée au sein d'un tertre entouré de vignes en friche et d'oliviers à l'abandon.

Dans le temps, on y trouvait une mercerie, deux épiceries, trois boulangeries. Il n'en reste qu'une. En descendant vers la route neuve, entre le droguiste et les douches municipales, on achetait ses viandes chez le boucher. Il n'y a plus de boucher au Piochet. Les bigotes pressent le pas devant la boutique au rideau de fer tiré. Certaines se signent. Je vous raconterai pourquoi. Autrefois, on y croisait le curé, l'instituteur et les deux taverniers. Les tavernes demeurent, il faut bien se changer les idées, mais les propriétaires n'y sont plus du tout les mêmes, les habitués non plus.

Elles se font face sur la grand place, immense terrasse irriguée où se dresse une fontaine appelée "griffe" à cause de l'animal fantasque sculpté au bout d'un bloc de calcaire en forme de clocheton, ravagé par les injures du temps.

L'une des tavernes, rebaptisée bar tabac, adoptée par la jeunesse locale, s'est mise au goût du jour; la grand ville est tellement proche : on y trouve des jeux vidéos, la télévision par satellite et même des internautes. Le patron, un gros rougeaud à l'accent parisien, ressemble à tous les patrons de la métropole régionale. Que vous l'ayez oublié n'est guère étonnant. J'en aurais fait de même.

Et pourtant autrefois... Il était un tavernier de ceux que l'on n'oublie guère...

Il y a des lustres un prince occupait la plus vétuste des taverne, qu'affectionnaient les anciens du village : Maurice le champion du tarot, Dédou son vieux comparse, Riquet, probable diminutif d'Eric et qui buvait sa bière avec Picon pourquoi Picon parce que c'est bon. Et encore Emile, qui préférait du beau, du bon, Dubonnet, Mathieu de la route neuve avec ses cannes, Bonbon au petit nom noyé dans les verres d'anisette pure, Francis le footballeur, Totoche qu'on dit simplet et les autres...

Ils l'ont tous connu ce prince et, à leur manière, ils l'ont protégé. Il en avait tant besoin, peuchère comme on dit en ce village, célèbre pour la qualité de son vin, ses cavalcades débridées et son éternelle jeunesse, sa "bohème" comme on dit encore ici.

Oui mes amis, j'ai bien dit un prince, un prince tout ce qu'il y a de vrai mais un prince original, un prince, comment dire, singulier, que d'aucuns disaient malade alors - on l'a tous été un jour. Qui se sent malade est traité comme un prince. Chacun est à ses soins. Plus de réprimande ni de tâches rébarbatives. La maladie d'un prince, c'est du sérieux. Tout le monde s'en occupe. Il faut se plier à ses exigences. On est un peu le prince de sa maladie. Une maladie étrange en l'occurrence, que seuls les princes daignaient contracter. Elle n'était pas courante en ce temps-là. Elle était même plutôt rare. Nous la nommerons la maladie du boucher. Je vous expliquerai en temps utiles. Ce prince - Dieu qu'il était maigre le pauvre ! - il ne disait jamais mot. Pourquoi parler s'il est avéré qu'on ne saurait dire ? On en avait trop dit naguère à son sujet. Vous pouviez lui porter la parole. Il vous regardait, semblait entendre, mais restait sourd, comme si ça refusait d'entrer. Ça refusait de sortir aussi vu qu'il n'ouvrait jamais la bouche. C'eût été se déshonorer. Le silence est d'or, pour un prince et l'argent n'a pas droit de cité en son royaume. Car il souffrait de la maladie du rêve éveillé. Et c'était toute une histoire que de l'obliger à manger. C'est pour ça qu'il était si maigre peuchère ! comme on disait alors dans la région.

A quoi bon s'alimenter si l'on se nourrit de songes ? On s'étonnera qu'un tel prince ait choisi pour repaire une taverne.

C'est qu'on ne lui a guère laissé le choix. Même un prince ne fait pas ce qu'il veut.

Il était arrivé juste avant la première neige, fait assez rare pour être signalé. Là ou ailleurs, peu lui importait. Il n'était plus en état de faire le délicat ni même la différence. Après ce qui lui était arrivé, pensez, c'était miracle que sa présence en ce village, bien en vie, objet de toutes les curiosités, de toutes les compassions, de toutes les sottises aussi. Et même de quelques inimitiés. Des méchants, il en existe jusque dans les enfants. Et ce prince était un enfant.

Un enfant tout le monde connaît. C'est défini dans les dictionnaires. Mais cet enfant-là, ma foi, n'était décidément pas comme les autres. Il échappait aux définitions. Sans cela il n'y aurait pas d'histoire. L'histoire commence là. Quand cet enfant s'est dit qu'il était enfant, dans la taverne de la grand place du village. Je vais raconter comment.

Ce bourg, une fois, avait fait la "une" des dépêches locales. Il s'en lisait déjà à l'époque. A la taverne on les commentait. C'était à cause du boucher. Les hommes de plume étaient venus en nombre au Piochet. Ils avaient semé la zizanie. Des gens, en désaccord sur "l'affaire" s'étaient fâchés à jamais. Chacun prenait parti. Certains donnaient leur avis sur le petit écran quand il n'y avait qu'une chaîne, autant dire au Moyen Age. C'était il y a longtemps il est vrai, vous n'étiez sans doute même pas nés. Puis on en avait moins parlé, l'affaire s'était tassée, la gent courriériste est si versatile. Les passions étaient retombées. Les partisans du boucher avaient modéré leur ferveur. Mais l'arrivée du prince ravivait des rancœurs, déliait maintes langues. On craignait le retour des indésirables. Le bourgmestre s'inquiétait pour ses administrés. Les commères redoutaient pour leur progéniture comme d'une épidémie de phylloxéra. Bien des rustres se montraient hostiles à ce ferment incarné de division. On aurait préféré que Monseigneur se soignât ailleurs, du côté du castelet des comtes d'Aumelas ou en la principauté de Montpeyrroux, n'importe où mais pas dans le village...

Pourtant le secret avait été bien gardé. L'affaire n'intéressait plus la gent plumitive, étrangement absente quand la voiture des hommes de garde l'avait accompagné. Le prince aussi était absent mais d'une autre manière, à sa manière de

prince, indifférent aux turbulences que sa présence ne laissait pas de susciter. Allez cacher l'existence d'un enfant dans un village viticole. Dans une taverne de surcroît. Dont les propriétaires n'ont plus d'enfant depuis si longtemps. Vous aurez beau changer son nom, les gorges des pipelettes ne manqueront de s'échauffer.

Le petit prince lui, on l'appelait René. Il ne s'agissait pas de son véritable nom mais son nom il l'ignorait lui-même et c'est dans ce village qu'il devait renaître.

Qui renaît quelquefois y perd son statut de prince.

II

Il y avait un homme rondouillard, le crâne plutôt dégarni, les mains qui faisaient du fla-fla, pas très âgé au demeurant et qui jouait au piquet ou à la manille. Le prince l'observait. Qu'aurait-il pu faire d'autre ? Le bonhomme lui inspirait confiance. Il le suivait partout où l'on peut mener un prince : chez le barbier afin de dégager les oreilles, parce que pour être prince on n'en est pas moins propre; chez l'épicier avant la fermeture à cause du lait quotidien qu'on faisait venir tout frais de la ferme ; chez le buraliste parce qu'à la taverne on prisait beaucoup le tabac.

Cet homme entre deux âges, il n'aurait su dire qui il était, du moins au début. Cela faisait trois mois qu'on l'avait recueilli au nom des bienfaits de la science. Un homme de l'art avait tenté une expérience, afin de le tirer de sa torpeur, de le délivrer des griffes des sorciers de la pensée, de lui donner des chances de guérir, quoi... Il avait l'aval de ses autorités de tutelle. Il était lui-même un enfant du pays. Il connaissait les tuteurs supposés.

Ce prince se défiait de la parole. C'était même ça qui le vouait au silence depuis plus de trois ans. Depuis ce jour où... mais n'anticipons pas. Il n'y aurait plus d'histoire. Qui veut raconter doit temporiser. Différer. Prendre le mal en patience. Attention, ce prince n'était pas un pauvre en esprit, le simplet du village, il était intelligent, précoce même. Il était seulement malade, temporairement malade si tant est qu'on puisse guérir un jour des maladies de l'enfance (Et qui nous dit que l'enfance ne serait pas une maladie ?).

Certains mots ne lui disaient rien, il les trouvait inutiles, vu son statut de prince. D'autres, il les faisait tourner dans son espace intérieur. Il les associait à des images en mouvement mettant en scène des chevaliers des temps jadis, avec des épées et des armures étincelantes. Alors seulement il les acceptait. Et

puis il y avait ceux qui cognaient mais nul n'aurait songer à leur ouvrir. Ils étaient armés de mauvaises intentions et qui sait ce qu'ils auraient détruit dans la tête d'un prince malade. Toutefois un mot, un mot valable, un mot chargé de lettres de noblesse trottait dans la tête de l'enfant.

La souveraine des lieux, qui s'occupait du prince, le serinait à longueur de journée : Tu as vu le bonhomme qui fait le fou sur l'image, déguisé en sorcière, c'est parrain pour le carnaval. Tu l'aurais pas reconnu, hein ? ... Petit va attendre parrain qui revient de l'apothicaire et prends ton bonnet pour ne point t'enrhumer... Ce parrain est un vilain qui ne pense qu'à trinquer jusqu'à plus soif, viens plutôt dans le palais de marraine. On va raccommoder les nippes du pauvre René... - c'était le nom du garçon qu'elle avait perdu. Comment ça s'appelle une dame qui a perdu son petit. Une orpheline ?

Parrain. Ma reine et parrain. Ça faisait quelques temps qu'ils cognaient à ses oreilles, ces deux mots-là. Il ne les connaissait pas autrefois, dans son existence antérieure. C'était avant qu'il ne vienne au village du boucher. Il devait avoir trois ans et même un peu plus. Maintenant il avait atteint l'âge de raison. Entre temps il ne saurait dire...

Trois hommes sont assis de part et d'autre de la table de marbre, aux ferronneries ouvragées supportant l'épais plateau laiteux, veiné de bleu. Deux d'entre eux sont des manants de passage, venus se mesurer à l'as incontesté du canton. Le troisième est le vieux Roland, qui compte les jetons et parfois les pièces de monnaie, l'habituel complice du bonhomme, le maître des lieux, le patron de la taverne quoi. Justement le souverain supposé laisse éclater sa joie. "Atout, atout et ratatout" a-t-il claironné. Et d'abattre le roi de cœur, puis la dame et un carreau de derrière les fagots. Il s'est frotté les mains, a avalé une gorgée de liqueur, aigrette, si vite qu'il s'en est étranglé. Il avait l'air heureux. "Vous êtes dedans, les bleus", a-t-il ajouté à l'attention de ses adversaires, bien plus jeunes, bien plus élégants aussi mais il ne faut pas se fier aux apparences. Les élégants sont de beaux parleurs jusques au bout des ongles. Et les parleurs il faut s'en méfier. Leurs mains se tendent, accusent, menacent, refont la partie, pointent un

doigt rageur, tourne moulinent, virevoltent, font font font les petites marionnettes, se figent, hésitent, accusent, invectivent, se confondent en hyperboles, dégringolent à la fin comme pour inciter les mains d'en face à plus de modération. Jeux de mains, jeux de vilain.

Le patron ne cache point sa joie. Il n'a jamais eu le triomphe modeste. Quel as aux cartes, cet homme ! fanfaronne-t-il à sa façon, personnelle et sonore. Sa voix est rauque, enrouée. C'est ainsi qu'un prince imagine la voix d'un ogre. Mais un ogre soumis, comme sous le charme ou comment dire... désenchanté. Soudain saisi d'inquiétude, il s'est tourné vers l'enfant, qui l'observait avec insistance, et a déclaré : Tu as vu, petit, toi aussi quand tu seras grand, tu deviendras un as, comme parrain

Parrain. Le mot est lâché. Il se découpe aux ciseaux sur le patron du monde, le même qu'utilise marraine quand elle confectionne ses modèles afin de coudre des robes pour les nobles dames du domaine. Il tranche sur les objets sans importance, sans raison d'être, sans nom de choses. L'enfant a identifié ce parrain, ce parrain qui n'est pas un parrain comme les autres, de ceux qu'on ne vous laisse choisir comme parrain. Ce parrain-là est Son parrain. Le parrain de l'enfant qu'il se sait être. Le sien parrain en quelque sorte ou, comment vous dire encore, c'est comme qui dirait "mon" parrain.

Car ce parrain n'est pas de ces parrains qu'on a seulement parce qu'il faut avoir un parrain. Ce n'est pas du tout la même chose. C'est le parrain qu'un prince a voulu, dont il avait besoin. Qui n'a jamais eu de parrain, jamais il ne pourra comprendre. Au fait c'est quoi au juste un parrain ?

"Qu'est-ce a dit, parrain ?" a murmuré l'enfant.

Quand un prince interroge, le monde entier se tait. Il ne dit pas les choses comme nous, qui ne sommes point malades. Il ne parle jamais pour ne rien dire. Il pèse ses mots et sait ce qu'ils signifient, dans sa tête à lui s'entend. Pour qui ne connaît son mal, bien sûr, c'est difficile à comprendre.

Parrain met un doigt sur la bouche, à l'attention des joueurs. Ils ne sont guère au courant, ces impudents. Cela fait si longtemps qu'il se complait dans le silence, le prince de

céans. C'est la première fois qu'il en dit autant depuis son arrivée. Pensez : une phrase ! Et quelle phrase ! Une phrase de prince certes mais tout de même une phrase ! Avec une question dedans. Une sacrée question même. Et sa constellation d'images mais ça même un parrain ne saurait le concevoir.

Le patron, son parrain, est très ému. Il a les larmes aux yeux : c'est la première fois qu'on l'appelle parrain. Sa voix tremble un peu : Tu seras un as, que dis-je un as, l'as des as, le meilleur du monde allez.

C'est quoi le monde pour un prince qui ne parle pas, ne mange pas et ne se souvient de rien ?

"Il a une drôle de façon de s'exprimer cet enfant", a cru bon de préciser l'un des deux blancs-becs qu'on a dit bleus.

Peu nous en chaut. Cet enfant est un prince. C'est fatal. Et ce prince est un enfant. Puisqu'il a un parrain. Mais si voyons, réfléchissez. Il n'est point de parrain sans enfant à, comment dire à... parrainer.

Même ça, n'importe quel manent est à même de comprendre.

III

Le monde c'est ce qu'un enfant reconnaît, qu'il prend pour son domaine, qui l'entoure en général. Pour un prince, du moins s'il est malade, il faut voir de l'autre côté des yeux. Car derrière les choses se cache un château de rêve, un vrai château crénelé du moyen âge au pont-levis toujours levé, au donjon fier et altier, avec une salle de réception ornée de tapisseries à la licorne, une cheminée monumentale où crépite un feu de bûches, qu'on ne se lasse pas de contempler et un trône où un prince attend le retour des hommes liges. Car ne vous y fiez pas. La façade défraîchie de la taverne, les étages et dépendances qui lui sont attenants, abrite un vrai château. Que seul le prince perçoit. C'est à cause de sa maladie, qui rend lucide, qui montre au-delà des apparences et favorise l'errance des images, je vous l'ai dit, de l'autre côté des yeux. La dame qui s'occupe de lui, marraine, s'en doute bien allez, qui fouine dans les innombrables placards et passages secrets de cette demeure fantastique. Il ne se passe pas un jour sans qu'elle ne découvre un nouveau grenier, un cellier inconnu, une inconcevable garde-robe à partir desquels accéder vers un palais digne d'un prince. Elle feint de l'ignorer mais le prince est sûr qu'au fond d'elle-même, elle sait puisqu'elle aime le prince. C'est ce qu'elle ressasse à longueur de journée. Mais son affection va-t-elle vraiment au prince ? Alors pourquoi l'appelle-t-elle René ?

Ca sonne si mal, René, aux oreilles d'un prince.

Elle n'est plus très jeune "marraine", du moins pour une reine mais pour un prince tous les grands sont vieux. Un jour elle a dit : Tu sais, aujourd'hui j'ai mes quarante-neuf ans. Toi, petit, tu vas sur tes huit ans". Mais pour le prince cela ne voulait rien dire. Il avait l'âge de ses visions, peuplées de

chevaux hamachés de tissus somptueux, avec des incrustations mirifiques et des cottes de maille étincelant de mille clartés d'argent (plan d'ensemble, de face), d'accolades héroïques entre blonds chevaliers en tuniques claires, coiffés d'un heaume empanaché (plan moyen en légère plongée), et de gentes dames au regard d'ange défilant en robes longues de soie bleue, silencieuses, devant le trône du prince (en contre plongée, le prince est petit, son trône aussi). C'est tout ce qui lui reste de sa vie antérieure. A part bien sûr "sa" silhouette malveillante, un objet brillant à la main. Une silhouette sans tête. Qui ne bouge pas mais prompte à menacer. Les autres l'appellent Le Mal dans la vie réelle. Le Mal revient chaque nuit, hanter les rêves princiers. L'enfant se réveille en sursaut et marraine se lève pour l'apaiser. Le lendemain au matin, pffuit, plus de trace du Mal, tout s'est envolé. Il ne reste que l'image estompée d'une silhouette sans visage et sans nom. Peut-être sans terre comme un qui se nommait Jean. Un petit prince ne peut toujours avoir des visions déplaisantes en tête. C'est dur à comprendre pour qui ne vit à l'orée d'un fief, qui vous tend les bras quelque part, dans quelque fausse armoire aux senteurs de lavande séchée.

Son château, le prince le requiert à longueur de journée, c'est même le seul mot qu'il lui ait été donné de préférer jusqu'à cette heure. Il use de toutes les intonations possibles : injonctives, exclamatives, interrogatives, interro-négatives, assertives. Toutes les phrases du monde semblent s'être donné rendez-vous dans ce terme exutoire. Il y met ses surprises, ses hantises, ses supplications, ses requêtes incessantes le plus souvent informulées, ses angoisses trop profondes pour être articulées. A quoi bon trop en dire ? Qui parle trop s'égare. Et qui s'égare, on ne sait jamais où cela le conduit. Il faut se méfier des gens qui parlent trop. Voilà pourquoi ce prince, ne va guère à l'école. Sa présence eût favorisé l'indiscrétion, ranimé les hostilités. (Et d'abord d'où sort cet enfant ? Il n'est pas né par l'opération du Saint-Esprit, tout de même ? Tout cela ne présage rien de bon et autres imprécations). On avait bien essayé une fois, avec quelles précautions vous l'imaginerez sans peine. Mais il y avait ces regards posés sur sa noble personne dans l'espace étroit qu'ils osent nommer "cour". Une cour, un prince sait ce que c'est. Il l'a sous les yeux quand il le désire (plan général). C'est ce qui le différencie. Et quelle idée

d'enfermer le prince et les autres avec un vieux serviteur de gris vêtu, qui exhorte au silence. A qui manque la parole ! Incapable de faire la distinction entre qui parle et qui ne saurait dire ! A l'appel, quand on avait épelé son nom, le petit prince s'était évanoui.

L'instituteur se servait auparavant chez le boucher mais le prince l'ignorait.

Heureusement, il y avait le jeune maître, avec ses habits de bon chasseur qui ne ferait pas de tort à une biche. Il portait une veste kaki et un pantalon de velours avec des bottes mais n'avait pas de fusil. Il était venu une fois, puis deux, puis trois. A présent il venait tous les jours et l'enfant s'habituaient. L'homme de l'art disait que c'était une solution et que de toutes façons cela ne pouvait faire de mal. Le Mal, un prince sait de quoi il s'agit. Il l'a appris dans sa vie antérieure. C'est quand on vous enferme dans le noir et que vous ne pouvez crier. Un noir de prince, il est vrai. Mais le mal, ce mal-là, n'a pas de visage. Une silhouette seulement et un objet qui brille à la main.

Pour l'homme de l'art, ramener le prince aux lieux où l'on vous soigne était exclu. "Dont il ne se souvient plus mais qu'il entend qu'on parle" (Un prince dispose de sa syntaxe à sa guise, nul n'a le droit de la lui dénier). On l'eût conduit vers l'irréremédiable, un point de non retour mental. Il lui fallait de la stabilité, pas un ballet de servantes interchangeable. Si loin du château des songes.

Certes la taverne n'était pas le palais rêvé mais il en était, comment dire, la préfiguration ou mieux, l'antichambre. Il se trouvait tout prêt, quelque part au bout d'un couloir, au-delà d'une porte dérobée, dans quelque recoin inexploré. Ce n'est pas parce qu'on est malade qu'on ne sait réfléchir. Le prince avait enregistré les propos de l'homme de l'art, confirmés par le jeune maître, répétés par marraine et parrain. Il avait traduit : un jour les portes menant au château s'ouvriront toutes grandes. Et le prince retrouvera définitivement ses possessions. Il fallait simplement attendre la guérison. Mais guérit-on jamais de son enfance ?

Car il refusait la nourriture commune - après ce qui lui est arrivé, ce n'est guère étonnant... Quand il mange il a un goût de fer, de métal froid du moins, comme électrique, toujours le même, en la bouche. S'il parvient à avaler, ce sont

des aliments fades - et encore il ne les mâche qu'avec une infinie patience : une boule de mie de pain, confectionnée à son intention, nécessite un quart d'heure de déglutition, des pâtes sans sel et sans beurre, et c'est parti pour l'après-midi mais le pire de tout c'est la bouillie. Elle a un goût de sang. Impossible de se nourrir dans ces conditions ? Se nourrir c'est mourir un peu. L'enfant sent que ce n'est pas là nourriture de prince. Que lui importe, dans sa vie intérieure, son autre vie, il peut s'empiffrer de douceurs dont il a envie. Non décidément non, c'est cette vie qui ne lui convient pas. Cela remonte au jour où...

Il est trop tôt pour cet enfant. Sa pensée du prince ne saurait le pousser si loin. Du moins pour l'instant. La mémoire lui fait défaut. Il est des mots qu'il ne saurait entendre. Comme : ses oreilles sont bouchées. D'autres qu'il serait incapable de prononcer. Son pouvoir est à la fois immense et comment dire... mesuré.

Pourtant : marraine et parrain, ça sonne bien. Comme ces mots d'une vie antérieure et qui frappent aux portes du château qu'il a dans la tête. Il a établi la relation. Certains demeurent au heurtoir quand d'autres se font fort d'entrer, à coups de boutoir il est vrai. Il a réalisé de sacrés progrès, clamerait l'homme de l'art. Marraine l'a dit : tu as fait de sacrés progrès mon enfant. Un prince s'interroge : C'est quoi son enfant pour ma reine ?